

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 4 (1910-1911)
Heft: 13

Rubrik: La musique en Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La musique en Suisse

RÉDACTEURS :

Genève : M. Edmond Monod, Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.
Vaud : M. Georges Humbert, Morges près Lausanne. — Téléphone.
Neuchâtel : M. Max-E. Porret, rue du Château. — Téléphone 118.
Fribourg : M. Jules Marmier, Estavayer-le-Lac.

GENÈVE. Le succès remporté il y a deux ans par le « Tonkünstler Orchester » de Munich avait attiré un nombreux public au concert de cette année. Cette admirable phalange d'instrumentistes se recommande avant tout par sa sonorité, homogène, fondue et d'une grande variété. Ces artistes méritent bien, me disait ma voisine, leur nom de « Tonkünstler » (littéralement : artistes en son). Les cuivres surtout sont excellents (un peu trop puissants parfois). L'exécution en tous points soignée, ne néglige aucun effet ; dans les airs de ballet de Grétry (*Céphale et Procris*) l'orchestre rivalise, pour la finesse de touche, avec les meilleurs orchestres parisiens. M. Lassalle dirige avec un art consommé, une grâce parfaite, une grande intensité de sentiment, qui devient parfois une sorte de langueur bien espagnole ; il manque un peu de tempérament, et aussi parfois de grandeur. Nous avons regretté que le programme comportât exclusivement, en fait de musique moderne, des œuvres très connues du public genevois, la *Symphonie fantastique* de Berlioz, *Mort et Transfiguration* de Strauss, et l'inévitable ouverture des *Maîtres-Chanteurs*. — Au concert a succédé une cordiale réception de l'orchestre bavarois par le syndicat des orchestres de Genève.

La longue période de silence qui a suivi le dernier concert de M. Mottu à Genève n'a fait que rehausser le plaisir très vif qu'ont eu ses auditeurs à l'entendre. Son jeu qu'a toujours caractérisé une clarté parfaite a gagné en aisance et en force ; mais ce qu'on apprécie le plus en lui, c'est une personnalité homogène et bien accusée. M. Mottu n'a pas à sa lyre toutes les cordes (qui pourrait y prétendre ?) ; mais il a le bon goût — rare — de ne pas jouer de la lyre d'un autre, et choisit admirablement ses programmes. Il ne fait qu'un avec son piano Erard dont il s'entend à merveille à faire ressortir les qualités, surtout le staccato inimitable : on ne se représente guère M. Mottu obtenant d'un autre piano ce qu'il obtient de l'Erard, de même que l'Erard, nerveux et délicat, mais incapable d'une sonorité ample et soutenue, convient surtout à un talent comme celui de M. Mottu. Je n'ai pu entendre au début le *Concerto italien* de Bach, dont le finale a été, m'a-t-on dit, particulièrement bien rendu, ni les *Prélude et fugue* pour la main gauche seule de Max Reger. Suivaient un *Nocturne* et une *Polonaise* de Chopin, trois morceaux de la *Suite bergamasque* de Debussy, *Triana* d'Albeniz, une pièce de Florent Schmitt, et à la fin un *Menuet pompier...* pardon, *pompeux*, de Chabrier, peu intéressant et bien mal rythmé (par la faute sans doute du compositeur). Heureusement un *Soir* de Florent Schmitt, donné en *bis*, a laissé aux auditeurs une meilleure impression finale. Dans l'exécution de ces œuvres, impeccable au point de vue technique, le pianiste s'est montré toujours intéressant et personnel ; j'ai tout par-

ticulièrement goûté le *Menuet* de Debussy et la pièce d'Albeniz, joués avec une finesse, un mordant, une limpidité, un esprit qui en faisaient comme de petits dessins à la plume admirablement réussis.

De nos jours, l'artiste qui néglige le travail assidu redescend rapidement la pente. Ceux qui allant écouter le violoniste Marsick ont cru faire revivre en eux les enthousiasmes d'autrefois ont été douloureusement déçus. Sans doute, des détails d'une suprême élégance, des phrases d'une sonorité prenante, et l'aisance imperturbable du jeu rappellent le temps jadis ; mais ce sont là de beaux restes, et les différences sont plus nombreuses, hélas ! que les analogies. Et pourquoi n'apporter aux genevois à côté de la sonate « à Kreutzer » (pour laquelle il faudrait que le piano fût tenu par un maître) qu'une sonate démodée de Raff et la première sonate de Saint-Saëns, choisie sans doute à cause de son final à grand effet ? Les artistes genevois sont heureusement plus difficiles dans le choix de leurs programmes. De la pianiste, Mlle Bal-Vittori nous ne pouvons rien dire ; la déesse Virtuosité ne paraît rien lui refuser, mais le temple de la Musique semble être encore fermé pour elle.

Le dernier concert de « l'Ecole populaire de musique » a de nouveau coïncidé avec une absence que j'ai dû faire. Dans les « quelques mots » qu'il a accordés à la méthode Breithaupt (enseignée dans son institution), M. Choisy n'a heureusement pas insisté, paraît-il, sur les absurdités et les exagérations de cette méthode qui nie l'utilité du jeu indépendant des doigts. On sait que M. Breithaupt, dans la première édition de son livre, avait consacré au jeu des doigts quelques développements qu'il a supprimés dans la seconde pour des raisons d'unité (*Das Fingerwerk ist aus Gründen der Einheitlichkeit völlig beseitigt*. Préface à la 2^{me} éd.) Cette phrase suffit à indiquer le genre d'esprit scientifique de l'auteur, dont le livre d'ailleurs est plein d'intérêt. M. Choisy a fait ensuite une conférence sur Chopin, avec illustrations photographiques de M. Boissonnas et de Mlle Perrottet, pianiste, qui du reste ne représente pas l'école Breithaupt.

J'ai été averti trop tard pour pouvoir assister au concert de la très jeune violoniste Beatrix Leech, dont la critique dit grand bien, et à laquelle M. Fricker prêtait le concours de son talent d'accompagnateur.

P.-S. — Mes lecteurs auront sans doute rendu ma distraction seule responsable d'une omission dans ma chronique du 15 février. Elle est due à un coup de ciseau imprudent que j'ai pratiqué au dernier moment dans le compte-rendu un peu trop long du concert-conférence de St-Pierre (p. 476). Voici la phrase rétablie : « M. Barblan a donné son concours toujours dévoué à cette manifestation ; il a joué avec son talent habituel plusieurs pièces d'orgue en rapport avec la circonstance. Un double quatuor... etc. »

EDMOND MONOD.

La surabondance des matières nous oblige bien à regret à renvoyer au prochain numéro la suite de la Chronique genevoise.

VAUD. C'est vers la fin d'une tournée de quelque quarante concerts que l'orchestre des « Tonkünstler » (ne pas le confondre avec celui du « Konzertverein » engagé pour les fêtes de l'A. M. S. à Vevey) nous est venu, à Lausanne et à Vevey, sous la direction de M. J. Lassalle. On ne saurait donc s'étonner trop qu'il n'ait apporté — à **Lausanne** du moins —

ni le merveilleux fini des détails, ni la parfaite homogénéité, ni la splendeur sonore que l'on vante ailleurs en cette association et que l'on est en droit d'exiger d'un orchestre qui se promène et se montre à la façon d'un virtuose. M. José Lassalle est un bon musicien sans doute, un chef expérimenté et qui connaît sur le bout du doigt le répertoire complet des « effets ». Il les connaît si bien que leur recherche trop constante nuit à l'expansion de sa propre personnalité. A-t-il une personnalité, bien nette, bien accusée ? Je ne saurais l'affirmer après les quelques concerts que j'ai entendus de lui ; mais il est possible que les Munichois, le voyant constamment à l'œuvre, en pensent tout autrement.

Le programme du concert de Lausanne, évidemment composé dans le but de mettre en valeur les qualités diverses d'un orchestre de premier ordre, manquait par ailleurs de tout style, de toute cohésion, de toute gradation. Il devient par là-même très difficile de juger avec équité des interprétations dont la juxtaposition à elle seule est une souffrance. Disons néanmoins que c'est dans le « lenauesque » *Don Juan* de R. Strauss et dans les mouvements extrêmes de la *Pathétique* de P. Tschaïkowsky que les qualités essentielles de M. J. Lassalle se sont le mieux affirmées : chaleur, souplesse rythmique, art de mettre en pleine lumière les éléments divers et caractéristiques de l'œuvre. Il n'en fut de même malheureusement ni dans la *XIII^{me} symphonie* de J. Haydn où l'orchestre fut lourd, lent, las, — ni dans l'ouverture de *Tannhäuser* qui manqua à la fois de noblesse et de ferveur, et à la fin de laquelle (reprenant un « effet » imaginé par Nikisch, mais que celui-ci réalise avec infiniment de tact) M. Lassalle « fait rugir par ses cors une simple partie d'accompagnement... Or, ajoute M. Léon Vallas, après l'exécution de Lyon, l'intensité sonore de ce contresens musical dépassa tout ce que nous avons entendu précédemment. On aurait cru être assourdi par le mugissement de la tempête la plus violente, par le meuglement d'un innombrable troupeau. C'était plus qu'anti-musical et anti-artistique ; c'était laid, horrible, monstrueux, révoltant ».

Il en fut de même ici, sous les voûtes austères de St-François ! Que M. J. Lassalle nous revienne sans grandes intentions, sans grands effets, — qu'il nous joue bien de bonne musique et nous serons heureux de l'applaudir, lui et sa belle phalange d'artistes.

G. HUMBERT.

* * *

Que de concerts pour une fin de saison ! Un chaque soir, parfois deux. La clôture ne semble pas s'annoncer, comme d'habitude, avec celle des concerts d'abonnement. Aux mercredis symphoniques, nous avons entendu successivement les VII^{me} et V^{me} symphonies de Beethoven. Avec l'orchestre dont nous disposons, surchargé de travail, on ne peut arriver à plus de fini dans l'ensemble ou les détails. M. Ehrenberg s'est surtout appliqué à donner à ces œuvres la grandeur qu'elles demandent, et il y est arrivé.

Dans la soirée inoubliable, consacrée aux deux Titans de la musique, M. Ehrenberg a donné des œuvres de Wagner comme il sait les donner. M^{me} Gerok-Andor y remporta un gros succès. Les chanteurs qui s'adonnent à Wagner uniquement ont raison. N'est-il pas la quintessence de l'art vocal et de la pensée musicale ? Ne pénètre-t-il pas jusqu'aux éléments les plus profonds de notre vie intérieure ? Wagner atteint le ressort caché de toutes nos passions, de celles surtout que la musique excelle à rendre : l'amour,

la joie et la douleur intime. Wagner épure, affine nos sentiments. Quelques accords de ce génie suffisent pour qu'involontairement nous croyions saisir au passage la voix impérieuse qui appelle le bien, le progrès. Wagner nous transmet pour quelques instants son âme héroïque ou tendre, il fait descendre en nous un irrésistible besoin de donner plus d'intensité à la vie.

Les chants de M. Ehrenberg semblent avoir de ces qualités wagnériennes, et nous ne craignons pas d'avancer qu'il y a là plus que les marques d'un simple talent. M. Carl Ehrenberg ne peut s'en tenir à des promesses. Dans ces dernières œuvres, on sent la force qui n'attend qu'une occasion pour se répandre. Et si tous les chants interprétés mercredi n'atteignent pas à la même perfection, aucun n'est banal, tous ont une idée et veulent dire quelque chose. Pas une suite de notes, pas une note lancée au hasard, aucune ligne mélodique n'est tendue au-dessus du vide. Au sentiment germanique viennent s'allier les plus éminentes des qualités latines : une clarté parfaite, une grande finesse, une grande distinction d'esprit. L'ovation qui fut faite au compositeur nous prouve qu'il a été jugé à sa valeur à Lausanne.

Il y a toujours un certain désintéressement personnel à chanter sous la direction d'un auteur, comme l'a fait Mme H. Blanchet. C'est renoncer d'avance à une bonne partie du succès auquel on a le droit de s'attendre. Il faut constater du reste en ce cas, que les applaudissements de la salle allaient aussi bien à la charmante interprète qu'à l'auteur. La voix de Mme Blanchet est un modèle de style et d'intonation. L'école, l'émission sont parfaites, la voix est merveilleusement posée, d'une justesse absolue. L'égalité des registres a presque atteint sa réalisation complète. Quelques notes du médium sont bien encore un peu blanches, mais cet inconvénient ne tardera pas à disparaître en raison du progrès énorme constaté à ce dernier concert. L'accent sincère que Mme Blanchet a mis dans chacune de ces œuvres prouve qu'elle est très musicienne, aussi les nombreux rappels furent-ils des plus mérités.

Le public, passablement froid cet hiver, semble se dégeler avec l'approche du printemps. On devient communicatifs, enthousiastes, expansifs même, à Lausanne ! Au concert de la jeune Beatriz Leech, ce fut du délire. Il y a longtemps qu'on n'avait vu acclamer ainsi une artiste. On se méfie des enfants prodiges chez nous, on s'attend toujours à quelque chose de médiocre au point de vue musical, de « pas mal pour l'âge ». Et notre bonne ville n'aime pas cette exhibition, cette exploitation de petits êtres chétifs, débiles et surmenés, auxquels la fêrule tient souvent lieu de talent naturel ou surnaturel. Cette fois-ci, les méfiants ont eu tort. Beatriz Leech est extraordinaire. Sa technique, à vrai dire, a poussé en serre chaude ; on ne peut être mûr avant qu'il soit temps et la jeune artiste remplace parfois la grande netteté par le feu de l'exécution. Ce qui étonne, outre un tempérament exceptionnel, c'est le volume considérable du son, un peu rude, un peu dur parfois, mais impressionnant aussi parfois (cantilène du *Moïse* de Paganini, toute en corde de *sol*) par un beau velouté, analogue à un contralto bien timbré. Puisqu'un récital de violon n'est parfait qu'autant que l'acrobate Paganini est représenté, félicitons du moins la jeune artiste d'avoir choisi une œuvre dans laquelle la musique a aussi son petit mot à dire.

M. Marsick...., mais vous avez lu la lettre monumentale que le violoniste-compositeur a adressée à la « Gazette de Lausanne », et comme

quarante années de tournées de concerts semblent avoir « aigri » plus encore le caractère que le son du virtuose, je me garderai bien d'entrer en conflit avec sa suffisance et reprendrai simplement les termes, tout pareils à des notices d'agenda, de la lettre en question : « Rappelé vendredi 17, trois « fois, après le concerto de Mendelssohn ; la *Ballade* Moskowsky acclamée ; « mon *Songe* avec orchestre bissé ; et après l'exécution de la pièce fameuse « et acrobatie violonistique, *Nel cor più non mi sento* de Paganini, l'audi- « toire littéralement emballé me rappela cinq ou six fois, et je dus rejouer « seul encore une autre pièce de Paganini. » M. Marsick est donc tout à fait content. Allons, tant mieux ! Quant à nous, nous avons quitté la salle après le concerto, dont le dernier mouvement fut du reste martelé avec beaucoup de verve et d'entrain. J'aurai sans doute l'occasion de revenir un jour sur la *IV^e* de Bruckner et j'attendrai la seconde audition des *Airs angevins* de Lekeu, pour en parler mieux.

Au concert suivant, la symphonie de Brahms nous a paru dans l'épanouissement de sa scolastique guindée à outrance, vaine reconstitution de la tradition beethovénienne. Est-ce bien là la quadruple essence de l'esprit germanique ? Il est si profond que nous n'en apercevons pas le fond. Affaire d'éducation musicale ¹.

M. de Greef est un solide adversaire aux ennemis de l'intelligence musicale, aux partisans du tempérament pur. Démenti personnifié de la légende : « plus intellectuel que musicien » il étonne par la mise en valeur de la pensée musicale. Combarieu dit que la musique est l'art de penser (? *Réd.*) avec les sons. C'est un axiome que M. de Greef démontre par la réciproque. Il interprète réellement la pensée des auteurs. Mais pour exprimer l'idée des maîtres, suffit-il d'avoir une certaine dose de tempérament, ne faut-il pas le faire avec intelligence ? M. de Greef intellectualise l'œuvre, mais nullement au détriment de l'expression, il donne du sens à la cantilène avec le plus parfait sentiment et la plus lumineuse clarté. Un peu plus de chaleur eût été à désirer dans les *Variations* de C. Franck, mais dans le *Concerto* de Saint-Saëns. M. de Greef a tout exprimé ce qui s'y trouve, et au delà. L'orchestre a accompagné avec une finesse et une discrétion exceptionnelles dans l'une et l'autre œuvres. Par la fusion complète des éléments musicaux qui sont chez lui le sentiment, la technique et l'intelligence, le grand pianiste atteint la perfection ; il charme tout en nous. Mais les instruments contemporains à Scarlatti, permettaient-ils de jouer ses *capriccios* dans des mouvements d'une telle rapidité ? Mesurant ses effets avec une science que d'autres cherchent à remplacer par l'ardeur juvénile, M. de Greef, dans le *finale* du concerto, a prouvé qu'il peut, dans toute l'œuvre il a montré qu'il sait.

H. STIERLIN.

¹ Oui, oui, — et de jeunesse aussi. Attendez, tout passe... et souvenez-vous : Levi, v. Bülow, Weingartner, tant d'autres encore. (*Réd.*)

